

LES
EAUX
MAU
VAIS
ES



**AVAN
T-
PROP
OS.**

Les Eaux mauvaises forment un objet curieux et atypique, dont il convient assurément de retracer l'histoire.

Le recueil est le résultat d'une expérimentation : en octobre 2018, 30 écrivains émergents, étudiants du Master de Création littéraire du Havre, sont invités à passer trois jours en bord de Seine, au Moulin d'Andé en Normandie, site relativement isolé permettant une forme d'immersion dans le paysage séquanien. L'objectif est qu'ils composent des textes, via la méthode du Workshop, dans un contexte qui présente un certain nombre de contraintes.

Première contrainte : le Workshop s'inscrit dans le prolongement d'un programme de recherche universitaire consacré à l'exploration des représentations de la Seine (une «géocritique» du fleuve). Alors, a priori, il sera question pour les jeunes auteurs d'écrire sur le fleuve, ou à partir du fleuve, et en tout état de cause depuis les rives du fleuve.

L'expérience menée est susceptible d'alimenter plusieurs pistes explorées par les chercheurs : comment des écrivains choisissent-ils aujourd'hui de représenter la Seine ? Par ailleurs, écrire sur un fleuve depuis ses rives-mêmes, est-ce que ceci transforme ce que l'on en dit, influe sur l'écriture ? Ce champ d'exploration, touchant à l'articulation entre l'espace vécu, l'espace représenté et l'espace de l'écriture, se révèle central dans toute géographie littéraire. La géoesthétique (concept et méthode), telle que la définit le poète Kenneth White, place quant à elle au premier plan de ses préoccupations l'exploration physique des lieux, in situ, l'interaction concrète avec l'environnement. Alors il ne saurait être question de décrire l'espace sans l'habiter.

La deuxième contrainte est liée à l'intitulé - très vaste - du Workshop : «Fluidités». Ce titre a été choisi pour permettre d'élargir la prospection au-delà de la Seine, car c'est une poétique du «fleuve» - dont la Seine ne serait qu'une déclinaison - qu'il s'agit de pouvoir esquisser. Et puis nous voulons donner le loisir de convoquer tous les imaginaires de l'eau. Alors, il sera peut-être question de la Seine dans les textes produits, ou peut-être pas. Écrire sur les eaux immobiles d'une piscine de type californien (J. Fabro), sur les méandres sanguins irrigant le cerveau (C. Reynaud), sur l'image d'Ophélie imprimée sur la page d'un Lagarde et Michard (I. Rodriguez), c'est aussi parler du fleuve, en creux, de ce qu'il «inspire», pour reprendre la terminologie romantique, ou n'inspire plus. Et puis qu'écrire spécifiquement sur la Seine quand on est un jeune écrivain, et que l'on a derrière soi le «monument» littéraire que constituent les milliers de textes canoniques déjà produits sur le fleuve ? Mieux vaut peut-être ne rien en dire, convoquer d'autres fluidités ? Les choix opérés d'évoquer la Seine et / ou de la taire nous semblaient en soi potentiellement signifiants, dans leur balancement-même. Les auteurs avaient à leur disposition une anthologie d'«extraits remarquables» sur les fleuves (Hugo, Rimbaud, Verlaine, Conrad, Quignard, Ponge, etc.), permettant la citation, explicite, détournée ou voilée.

Alors ce recueil soulève une autre question, fondamentale elle aussi en géographie littéraire, portant sur le tissage intertextuel. Celui-ci est

nécessairement d'un genre singulier, dès lors que les correspondances interrogées convergent exclusivement autour d'un lieu. De quels intertextes le fleuve découle et s'écoule-t-il sous la plume d'écrivains actuels? Y'a-t-il des constantes dans les représentations, quelque chose qui donnerait à frôler une «essence» ou un «génie» du lieu (et de l'eau)?

Dernière contrainte : un écrivain invité, Dalibor Frioux, fondateur du premier prix de l'écologie en France, propose aux étudiants d'emprunter une direction, tracée dans un texte intitulé «Les Eaux mauvaises». Ce dernier, qui ouvre le recueil, n'évoque pas les eaux fluides, il met au contraire l'accent sur les eaux sales et stagnantes, les eaux mortifères et moribondes. Des eaux également menacées, condamnées à se tarir sous peu, sous l'effet des dérèglements provoqués par l'homme. Ce texte introduit dans l'exercice un autre paradigme exploratoire, en proposant une réflexion touchant non seulement à la géographie littéraire, mais aussi à l'éco-littérature. En ce sens, Dalibor Frioux inscrit le travail de création mené au Moulin d'Andé dans une temporalité radicale - et politique - où s'expriment l'urgence du présent et la menace d'un futur asséché, par opposition à une fluidité poétique qui ne relèverait plus que du passé.

Les 30 écrivains ont eu à la fois à composer avec ces injonctions paradoxales, et à s'en affranchir, car elles n'ont été présentées que comme des pistes à l'intérieur desquelles il leur fallait trouver leurs propres visions et modes opératoires. À leurs côtés, 5 étudiants en design graphique de l'ESADHaR ont créé des images. Les photographies en noir et blanc, sélectionnées par l'un d'entre eux pour ce recueil, dialoguent étroitement avec les textes. De la même façon, les choix graphiques opérés pour la construction de l'ouvrage témoignent remarquablement bien des atmosphères de ces jours d'immersion.

Puis est venu le moment de la composition du recueil. Parce que nous ne pouvions pas tout publier, nous avons choisi de livrer des éclats des textes qui ont été produits, des mots et des phrases plutôt que des récits, au plus des descriptions ; des lignes d'horizon, des images arrêtées, soit particulièrement significatives par rapport aux recherches que nous menions, soit spécialement réussies littérairement parlant. Nous avons tenté de faire s'entrecroiser les voix et de les fondre dans un même ouvrage, de donner à voir le kaléidoscope des représentations par le prisme d'un regard extérieur et spectateur, d'offrir à goûter la pluralité des styles et des images, les uns aux autres entremêlés. Une stratigraphie. L'ouvrage ne résulte pas de l'addition des textes, il forme autre chose, que nous espérons réussi dans sa forme atypique. Il n'est pas un «collectif», pas tout à fait un recueil ni une compilation. Peut-être un «livre paysage», restituant une atmosphère ressentie.

Cette présentation ayant été effectuée, il nous reste maintenant à essayer de répondre aux multiples questions soulevées par cette expérience, à explorer les résultats que propose cet objet. Parmi ces questions : quelles

informations les textes nous livrent-ils sur les relations tissées entre espace et littérature dans ce contexte immersif et singulier? Que nous disent-ils de la Seine - objet fleuve et eau - d'un côté, de la création littéraire émergente de l'autre? *Les Eaux mauvaises* interrogent également l'espace, dans une acception plus vaste, et, à travers lui, notre monde, car elles s'actualisent dans l'ici et maintenant de l'expérience. À travers l'évocation des lieux, que nous révèlent les extraits - et les images - de notre relation au monde d'aujourd'hui?

**TEXT
ES.**

«L'eau est bonne, fraîche, vitale, transparente, légère ? L'eau, c'est la vie, telle est sa légende. Miracle sans pareil dans l'univers. Et les eaux mauvaises, lourdes, opaques, noires, croupies, gelées, vieilles, en fuite ? Même Mars n'en voudrait pas. L'eau qui nous noie, qui véhicule le poison, qui nous érode, nous ravine et nous laisse mourir au sec. Faites-nous voir comment cette aqueuse nous trahit dans la goutte, le raz-de-marée, l'inondation, la flaque, le fleuve, la vapeur, la glace, la soif. Comme Aldo Leopold nous invitait à "penser comme une montagne", pensez comme les eaux mauvaises.»

En grandissant dans les murmures ignorés des
anciens, les mots azote, nitrate, polychlorobiphényle,
hydrocarbure, caressaient les courants. Elle aimait
cette langue morte.

Lola THIERY



Le verre de jus bio ressemble à une petite invitation au voyage, plaisirs tropicaux, dépaysement, saveurs exotiques, coliques et bagages perdus à l'aéroport inclus. Il supporte, outre une paille ridiculement contorsionnée, une tranche de citron vert, une section triangulaire d'ananas, une fine tige en plastique bleu, et un nombre indécent de glaçons. Dany porte des Ray Ban argentées. Son regard est partagé entre le verre de jus bio cactus, citron, carotte et la piscine. En réalité il serait plus juste d'admettre qu'un seul des bassins trouve quelque intérêt pour Dany: le plus grand, celui qui s'étale sans fioritures, sans remous imbéciles, sans formes molles nées de la frustration d'un architecte, sans cris discontinus d'une marmaille abandonnée à l'air chaud de l'été. C'est une piscine en extérieur aux dimensions olympiques. Une piscine trop vaste pour le paysage limité de l'hôtel.

La météo, dans un souci de préservation des clichés, n'a été désastreuse que les trois premiers jours de la saison. Et les trombes d'eau déversées ont laissé les jardins dans un état de beauté luxuriante, apte à émerveiller le touriste le plus revêché. La chaleur accablante ne semble accabler personne, ni les enfants qui courent à s'en faire éclater les poumons, ni les jeunes gens alanguis des journées entières sur des transats design (il s'agit d'une réédition de ce que l'on peut observer dans La Piscine de...), pas même ces couples âgés multipliant les activités et sorties vers des destinations exotiques.

La piscine est un rectangle bleu. Une forme quasi immobile. Presque solide comme une dalle de verre. Sa surface à peine voilée par les mouvements d'une unique nageuse reflète bêtement le soleil, pareil à un objet d'art coûteux ou une voiture neuve. Dans les autres piscines, celles aux formes fluides, des bouées s'entrechoquent par dizaines, d'énormes flamants roses, des ananas, toute une faune aquatique allant du requin tigre à Nemo, sans parler des imitations de pneus, flottant tels de gigantesques donuts noirs et menaçants. Dany a toujours eu les bouées en horreur. Quand il avait six ans, un psychologue scolaire lui a demandé d'illustrer ses angoisses, sur la feuille quadrillée il a tracé une grosse bouée canard d'un jaune criard de laquelle coulait un liquide noir (il sait aujourd'hui que c'était du pétrole) et dans sa bouche de petites dents pointues, des dents de chat semble-t-il. Actuellement vous pourriez voir une silencieuse assemblée de bouées multicolores flotter au-dessus des épaules de Dany, flotter avec une telle pesanteur qu'elles l'empêchent de se lever.

Nous ne connaissons pas le nom de la jeune fille dans la piscine mais il est possible d'affirmer sans trop de risque qu'elle est pom-pom girl dans une série américaine, et qu'elle est infirmière en minijupe et talons hauts, et qu'elle fait de l'équitation, et qu'elle rêve d'aller au bal au bras d'un garçon pas si beau mais avec un grand cœur, et qu'elle aime les Beatles et Mozart et que son père ne l'a jamais comprise, et qu'elle est hôtesse de l'air et institutrice et que son livre préféré est le Dalya bleu et qu'elle est secouriste sur une plage de sable blanc à Malibu, son corps sculpté pour les regards de spectateurs, et pour Dany il n'y a qu'elle. Elle pourrait aussi bien être idiote, injuste et cruelle, et stupide à en pleurer. Il croit qu'il l'aime comme on croit pouvoir aimer une image, une

idée, l'abstraction d'un corps.

La peau de Dany est hermétique à la chaleur, protégée du soleil par une infime couche de sueur glacée. Une pellicule qui le sépare de la réalité moite, qui le sépare des ballons aux couleurs criardes, des odeurs de monoï, des relents chlorés du bassin, des miettes de chips et de sandwiches et de beignets pomme ou chocolat qui se multiplient sur le sol. Les fleurs d'hibiscus qui décorent son maillot de bain neuf acheté au duty free de l'aéroport se collent à ses jambes. Pour se donner une contenance, il a déjà demandé à un serveur de lui apporter une serviette, un coussin pour sa chaise, puis dans un dernier effort, la carte des apéritifs (en trois pages). Il a fini par se persuader qu'il lui est impossible de rester assis ici, impossible de stagner dans ce désert qui sépare la piscine du bar à cocktail. Impossible, au risque de devenir ce « Mec bizarre », celui qui finit une à une les caisses de bières en pissant sous la table du bar. Dany n'est pas ce mec-là, il a commandé une boisson tonifiante et saine (qu'il se contente de remuer et de regarder de temps en temps, après une première gorgée décevante). Il y a quelque chose de rassurant dans l'espace clos du verre, une sensation de maîtrise. Les éléments y sont organisés, il n'y a pas d'espace aléatoire, et surtout pas cette odeur de chose propre et morte que dégage la piscine, pas cette odeur de chlore qui rentre dans la bouche, brûle les yeux et abîme les poumons. Pour Dany les piscines ne sont valables qu'au travers d'un écran, avec la mise à distance sensible du cinéma, comme Audrey Hepburn, Liz Taylor ou Marilyn, les piscines ne sont pas faites pour être touchées.

Il pense à Pinocchio. Il pense aux Dents de la Mer et aux choses qui rampent sous la surface miroitante de lagons noirs et à la piscine de Suspiria et à toutes ces choses molles et informes qui flottent, allez viens on flotte ici dans les égouts, c'est un clown qui parle. Très vite il porte la paille à ses lèvres et avale, sans en sentir le goût, une longue rasade de son jus tropical. Presque immédiatement dégoûté par la sensation que le liquide épais lui laisse en bouche. Un jour il a avalé tellement d'eau qu'il a cru avoir l'Océan dans la gorge. Il devrait regarder ailleurs, il fait trop beau, trop parfaitement chaud pour qu'il n'y ait qu'une seule fille digne à ses yeux de jouer le premier rôle. Une qui ne s'élançait pas d'un bout à l'autre de l'étendue scandaleuse du bassin.

Elle s'arrête contre le bord. Il est heureux que personne ne puisse voir sa pupille se dilater derrière le verre teinté de ses lunettes, que personne ne puisse percevoir l'infime tressaillement qui le parcourt. Et la baleine qui a avalé Pinocchio tousse. La surface morte et lisse laisse émerger un corps de fantasme. Ce bloc d'un bleu qui voudrait imiter le ciel, d'un bleu agressif pour l'œil de Dany, ce bloc compact et dense s'entrouvre au désir. Mais les bouées remplies de pétrole, de choses noires et grouillantes, et aux bouches hérissées de petits objets pointus et blancs (en réalité il s'agit peut-être des morceaux de verre que la mère de Dany n'a pas eu le temps de ramasser à la cuisine et sur lesquels il s'est horriblement coupé le pied), elles sont encore là, au-dessus de sa nuque respirant son oxygène, l'étouffant de panique et de peur.

La focale de son regard passe de plus en plus vite du verre à la piscine, du jus où

flottent de petites formes à la Vénus s'arrachant à sa coquille. Si on regarde bien, sa main tremble de désir et de peur, il retiendrait presque son souffle s'il n'était pas habitué aux scènes de suspens. Et la voilà qui marche, ondule terriblement vers les plongeoirs. Il veut vomir son cocktail, vomir ce petit monde de fruits mous et de matières plastiques, vomir le contenu d'un verre puis d'une piscine, vomir toutes ces choses mortes qui flottent, qui flottent sans but sur la surface solide et glacée et le temps ralentit parce que forcément c'est de l'amour. C'est de l'amour ! C'est de l'amour non ? Et sa bouche est sèche et pleine d'eau et de chlore et du goût de la baleine crevée qui tousse et tousse encore, les dents en avant, énorme, énorme comme son désir, énorme sous la lumière du soleil et d'un millier de projecteurs et elle, et Elle vient vers moi, grande comme les bassins sans fond, la gorge comme un océan noir plein de pétrole et d'amour et de cadavres de Pinocchio qui flottent, lourds sur ses épaules d'homme, de garçon et d'enfant, il va vomir toutes les eaux sales des cocktails, des piscines de la douleur dans son ventre, de l'horrible douleur qui flotte et gonfle et lui remplit la gorge. À moins que ce ne soit elle qui le vomisse, elle la bouche pleine de dents blanches et sublimes comme un sourire de requin. Sa main tremble et la piscine aussi remplie de bouées mortes. Il veut aller dans l'abîme de sa gorge se noyer dans sa salive qui mord et se broyer les reins contre les vagues de son corps. Et c'est vers lui qu'elle marche, dans le silence des cris et du public qui retient son souffle, dans le silence glacé des salles de cinéma et de l'océan, dans un orage de feux, d'explosions terribles remuant même le ciel, tempête et tsunami, trombes d'eau morte et vivante, Pinocchio est vomi.

I - La paille n'est pas réellement contorsionnée mais plutôt tire-bouchonnée. C'est une longue paille rose ou bleue.

II - Il ne s'agit pas de Ray Ban mais d'une paire de Polaroid à monture fine. Dans quelques années il va les briser en marchant dessus.

III - La marmaille abandonnée se nomme, Brandon, Ezra, Samuel, Nat, Yaelle. Ils sont jeunes et faisant fi des consignes de sécurité, courent sur le bord aigu des bassins.

IV - Peu importe l'hôtel. C'est un lieu que sa brochure présente comme le « fin du fin » alors qu'il est peuplé de serveurs grossiers, de gosses bruyants et que la vaisselle n'y est jamais vraiment propre.

V - La bouée requin tigre a eu un énorme succès cette année. Comme les années précédentes. Elle sera remplacée par une grosse bouée noire et longue avec une forme ergonomique conçue pour les personnes âgées.

VI - Cette anecdote concernant la jeunesse de Dany est inventée de toute pièce.

VII - Aux miettes qui jonchent le sol il faut ajouter les mégots de cigarettes, les papiers gras et collants, les flaques de sodas plus ou moins sèches, les traces d'urine laissées par les enfants en bas âge, et cette tache étrange près du pédiluve.

VIII - Le Mec Bizarre est au Mexique, il a fait une guerre et a vu mourir des gens qu'il croyait être ses amis. Il n'essaie pas de se suicider en buvant, pas vraiment. Lui il n'est pas du genre à avoir des angoisses molles et flottantes. Ça peut paraître étrange, ce Mec va un jour rentrer aux États-Unis et devenir un homme meilleur. Il ne touchera plus jamais un verre d'alcool et épousera, qui sait, une femme un peu plus âgée, une institutrice.

Ensemble ils animeront des ateliers de prévention contre les risques liés à la boisson. Ils vivront heureux comme on peut l'être dans ces banlieues ensoleillées, plantées de bungalows identiques, cultivant un fragment de jardin qui fera leur fierté. Ils auront deux enfants : Ezra et Samuel.

IX - « Il pense à Pinocchio » c'est sans doute là une chose importante.

X - La référence à It de Stephen King est plutôt évidente. C'est un livre particulièrement aqueux. D'ailleurs souvent dans la littérature de King les liquides ont une présence inquiétante. Mais l'eau, si elle y est un élément destructeur, est bien moins dangereuse que l'alcool. Dans le monde de Stephen King, l'alcool est une fabrique à monstres et à fantômes.

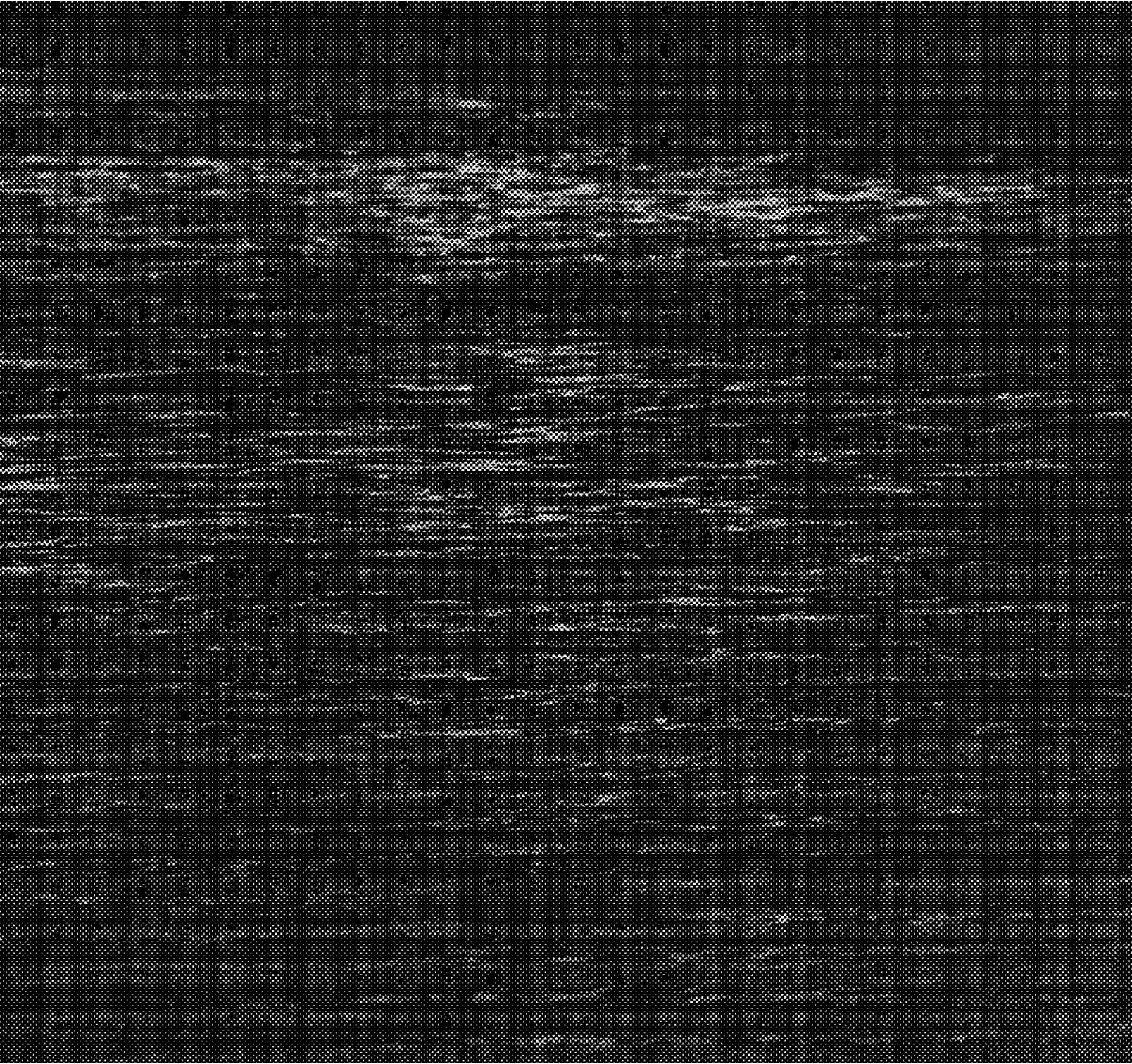
XI - Il a cru avoir l'océan dans la gorge. C'est beaucoup. D'ailleurs il n'est pas sûr que cette phrase soit liée à Dany. C'est plutôt une chose qui est arrivée à Ulysse rentrant en ses terres. Dany l'aurait su s'il avait eu plus de culture. Il aurait su que ces êtres qui sont des bouées sont aussi des Charybdes, sont aussi des Scyllas, des sirènes, des cyclopes imbéciles ivres de festins, des hydres, des douleurs de foyer à jamais perdu, d'océans stériles qui séparent de l'amour, des tempêtes contraires qui ravagent les bateaux. Il aurait su que sa peur est ancienne comme l'attrance pour les choses belles et dangereuses, ancienne comme les cultes aux Poséidons amers. Il aurait su que les tempêtes de son cœur imbécile sont pareilles aux batailles contre les monstres de l'eau, et Pinocchio aurait pris une épée, un écu de fer, un casque cornu et serait allé aux cris des batailles vaincre les choses moites des tréfonds de ses craintes.

XII - Oui il y a beaucoup d'autres jeunes femmes sublimes, partout, couchées dans des positions si lascives que la lumière semble toute faite exprès pour les habiller.

XIII - Il ne s'est pas « horriblement » coupé le pied. La blessure est longue mais peu profonde. Ce genre d'accident est souvent impressionnant.

XIV - Il a regardé un nombre considérable de fois le film Sueur froide.

XV - Les déluges de la fin sont exagérés.



Le fleuve n'est pas un axe horizontal, il est sinueux comme les anguilla anguilla qui le remontent. Non, pentu, il est vertical. Vertical pour ce poisson escaladeur qui colle aux aspérités, à la mousse, qui grimpe les obstacles de mouvements saccadés de la tête comme ceux d' une poule. Cette danse l'épuise. L'essouffle.

Nouveaux mouvements de têtes.
Épuisement vertical.



Sous les eaux, les choses vivent leur vie à l'ombre du grand soleil. Ça la travaille.

Elle barre des choses qu'elle ne comprend pas.

Julien BRETAEU

Dans le fleuve fatigué flottent
sans envie des résidus de
mauvaises humeurs parisiennes,
qui dérivent vers l'amer. Les
poissons meurent et les plantes
se réfugient sous le sol. Les
algues patriotiques, sous une
chape de plomb et de cendres,
grommellent La Marseillaise et
se replient sur leurs racines, dans
une quête, opiniâtre et effrénée,
de rudesse, de vigueur, de fierté.
Pépé s'en moque, et de sa canne
il les écarte, ces nénuphars de
malheur, ce cancan désabusé.



J'ai coulé mon eau d'aquarelle dans le marasme âcre de la Seine après Paris. Ce n'est qu'un peu de pus de plus. Je glisse mes mots ces écailles sous la bruine sur ma feuille et l'encre s'efface. J'écris sous l'eau, l'encre perle, l'encre coagule. Il y a rouge il y a vert il y a gris il y a tache. Un cygne plisse la surface.

Par ce brouillard brumineux je t'écris la poiscaille mordue par l'acide.

La goulée petite goulée d'eau de la langue à la glotte je la bois elle claque l'eau saine. Je guette ce qu'elle me dit. Et elle me dit les cagouilles les bétonnades les pisses en continu dans son vivier le passage malin dans les turbines les refroidissements électriques et les synapses nucléaires. Elle me dit la calfeutre dans du plastique la calfeutre dans des berges, des étreintes à l'empoumonnade et des dégueulis à même la molécule.

Tu parles d'une vase.

Elle a blanchi la pellicule là-bas. Et l'odeur de merde est presque solide, tu la sens qu'elle te saupoudre, la pluie fine? Stagnation lente, lente décomposition dans le lit de la belle Seine. J'ai vu des enfants qui se jetaient dans l'eau d'un port dégueulasse et j'y ai vu le même jour des méduses bleues et roses.

Elle doit s'en pénétrer de ces offrandes, de ces noyés, s'en souvenir à la moelle, s'en vibrer, des ondes. Il y a des énormes câbles sous-marins et c'est comme ça qu'on s'entend d'entre les continents. C'est ainsi qu'elles s'usent, les eaux?

L'eau millénaire, l'eau mémoire - qu'elle est vieille, qu'elle est rides. Qu'elle en sait, des empreintes du monde dans ses particules, deux d'hydrogène pour une d'oxygène. C'est le livre des éternités; c'est la page la plus écrite des éléments, cette surface miroir. Elles ont dû en brasser les eaux, des bouillons de miasmes, des vapeurs méphitiques aux souvenirs métropoles. Elles ont dû en brasser, colporter sarcler emmener pétrir, des semelles et des boîtes, des bacs et des plastiques. Les eaux souillées, les eaux mordues à l'acier, pourries à l'intime.

Il y a un insecte qui glisse sur la pellicule de l'eau à quatre pattes, moi je glisse sur la pellicule de ma feuille à cinq doigts et c'est tout comme. On pourrait dire que la Terre glisse sur un fluide aussi et on s'enfuirait dans

un propos en abyme. Comme la nuit lorsqu'on regarde dans un fleuve en ville et qu'on y voit les immeubles si profonds qu'on y plongerait.

Et là-dessous la bourbe, les algues empoussiérées de vase par grappes, de vase par bouquets. Et les poissons infimes et translucides nagent comme des vers. De vase et de boue elle dégorge, cette remontée gastrique cette éviscération cette éruption des profonds qui bullent, putrides.

Il y a des fleuves où l'on laisse passer les morts jusqu'au paradis.

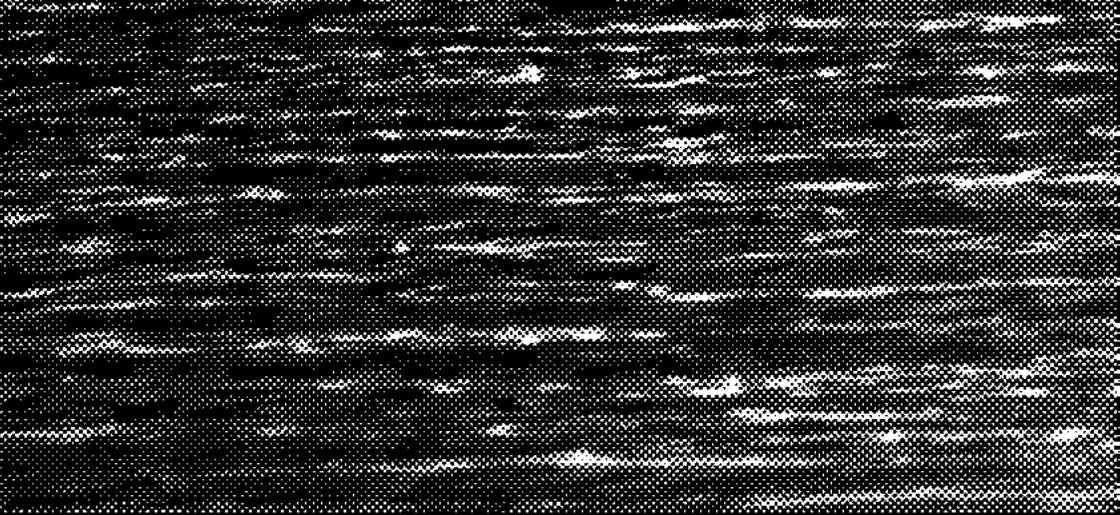
L'avez-vous donc seulement imaginé ce continent de plastique, cette eau visqueuse d'avoir trop d'asthme? Les glaires de notre malhonnêteté. On plongera dans la barbotière pour se donner bonne conscience. La poésie des flux, le romantisme de la Seine mais lorsque la goutte tombe dans l'œil elle éclate d'un manque de pression, c'est calfatée de chimie qu'elle déjecte, la Seine, à l'influx d'un rictus hideux.

Je m'y suis baignée un jour, bien en amont. Ici ça macère. Les troncs humectés gonflés de poison. Succion de l'eau jusqu'à l'épuisement de la matière. L'eau dissout et se densifie.

Les gouttes ont gangrené la page, le papier était si fin, si froissé qu'il engorgea d'emblée. On parle d'autodafé pour les brasiers de livres, mais j'aimerais parler de noyade pour la destruction d'un texte par l'eau.

Je tourne les pages de cette soupe une à une, décrochant les fibres rendues aqueuses, ébouillant les coins, écorchant la tranche, émiettant la couverture. Les encres ont fondu sur la surface, nimbant de gris le papier. Quelques feuilles vierges se sont emparées de traces fortuites. Les écrits sont doubles, par transparence. L'eau a imprimé sur les deux faces de la page, on s'y confond comme dans une brume molle. La substance des pages est devenue naufragée.

Nous traversons ce monde en visiteur, ces scènes pétrifiées qui donnent des milliers d'histoires. C'est un périple, c'est naviguer sur des lignes aux contours durs, des statuettes aux cœurs liquides. C'est s'imaginer des suites.



Je n'ai rien à faire ici. Je ne sais même pas de quel côté il faut être.

J'entre et très vite, je m'enlise. La foule est grosse et compacte. Je suis tellement serrée contre tous ces gens que leur chemin devient le mien. Devant moi, des marches: je monte les marches. Puis les gradins. Des escaliers en ruines. Je tâtonne pour me faire une place convenable. Mes deux pieds sont joints, mes épaules droites, je ne vois pas le terrain.

Coup d'envoi.

La foule se transforme. Elle commence à onduler. Les bras se décollent des corps, les mains se lèvent hautes et puissantes. Ils suivent tous un mouvement que je ne connais pas. Les voix se mettent à résonner dans un chant qui vient des profondeurs. Elles montent et montent encore, elles se mélangent les unes aux autres pour créer un seul et même chœur. Et puis au loin, un tambour qui résonne. Il a une mélodie terrible, un bruit sourd qui vient des abysses. Les spectateurs bougent avec ce bruit dans un remous infini. C'est une mer ardente, une mer aux mille visages transis.

Le jour décline et la foule devient une masse épaisse. Les mains levées des spectateurs deviennent plus fluides. Elles se balancent au-dessus de moi dans un va-et-vient rythmé. Elles sont à la surface, je suis au fond. Les jambes et les chaussures frétilent d'excitation. Embourbée dans cette vase humaine, je fatigue et m'affaïsse. Et puis le froid commence à prendre mes pieds. Il monte comme une lame jusqu'à mon visage.

Maintenant, je ne sens plus mes membres.

C'est à ce moment que la multitude commence à hurler. Les visages se tirent, les bouches s'ouvrent grandes, les yeux s'arrondissent. Vague de bruits et de gestes qui m'enveloppe. C'est un but qui vient d'être marqué. Le tumulte de la foule m'abrutit au point de perdre l'équilibre. Je me débats pour retrouver une place dans la tempête. Mais on ne lutte pas contre sa puissance. Les uns

excitent les autres, les accolades, les sauts, les chutes, tout grossit et m'écrase contre les gradins. Les gobelets tanguent dans les mains des spectateurs, la mousse dégouline sur leurs manches.

Quelque chose détonne au-dessus. Un fumigène rouge recouvre le ciel. Voilà la fusée de détresse. Un court instant, le temps se fige dans cette fumée. Et puis prise dans le vent, elle descend pour nous étouffer. Les corps des autres pénètrent et disparaissent dans cet épais nuage. Il y a du monde autour de moi, mais je n'en perçois que des membres. Je m'enfonce dans la nuée écarlate.

Nouveau coup de sifflet, le jeu reprend.

Et quelques secondes plus tard, la balle vient frapper le filet. C'est un deuxième but. Un doublé, une réplique, une surenchère, et l'annonce d'une deuxième vague. Rouleau de frénésie. La corne de brume prend toute la tribune. Tout se mélange dans cette marée humaine. Je reçois un coup dans le dos, et tombe encore plus bas.

J'ai perdu mes appuis. Je m'agite, à la recherche d'une main, d'un bras, d'une bouée que je pourrais atteindre. Mais je ne cesse de couler, de m'enfoncer dans le flot exalté.

Je croise le regard d'un autre. Dans son élan, et sans commentaire, il me tire par le col. Je reprends pied, retrouve le souffle. Je m'efforce de reprendre conscience mais je continue d'être brinquebalée par la marée.

Trop faible, je me laisse faire. Je lève les bras pour atteindre la surface. Je commence à taper des mains pour que l'on me discerne au loin. Je fredonne le même chant que toutes ces personnes, pour que l'on m'entende.

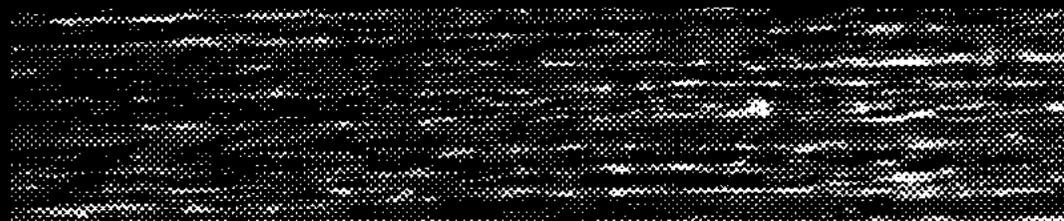
Le chœur résonne. Je mêle ma voix à la sienne, et je me laisse emporter. J'ai froid encore, mais la vibration du chant me réchauffe la gorge. J'aimerais fermer les yeux, et laisser le courant me balloter.

Trois coups de sifflet me raniment. Le tambour cesse d'un coup net, et la marée se jette et s'écrase sur les grilles pour accabler les joueurs. Je vois enfin la sortie. J'y cours, mes pieds s'empressent, mon corps retrouve sa gravité.

Dans la rue il n'y a pas grand monde, et les passants sont tranquilles. Je suis trempée, j'ai froid jusqu'aux os.

Les dents claquent, la morve coule, mes chaussettes sont glacées. Arrivée dans le métro, je m'assois sur un strapontin, pose ma tête contre la vitre, et puis et je m'endors, ou peut-être, je perds connaissance.

Shane HADDAD



Imaginons un instant que nos chers encéphales sont des cartes. Imaginons que l'on puisse les parcourir, les arpenter, les visiter, les mesurer. S'y promener, tout simplement.

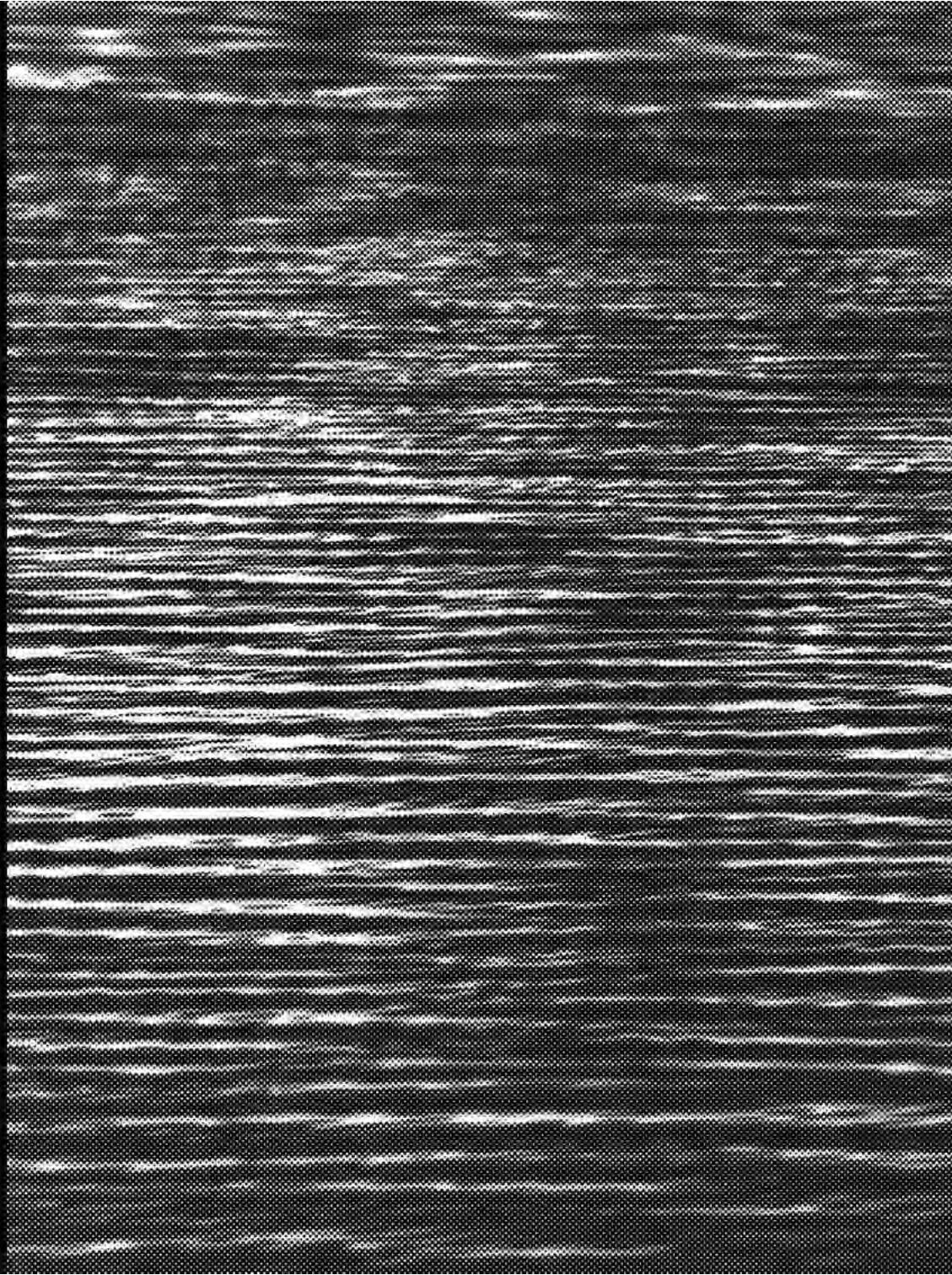
Je contemple la mienne, de carte, ou du moins celle tracée par une machine à résonance magnétique. Avec les nuances de gris, les images de mon cerveau ressemblent à des négatifs argentiques, tableaux en noir et blanc d'un chaos contrasté : celui du calme avant et après la tempête.

L'une d'elles est pleine de petites taches lumineuses, comme de bruits et d'écumes. Elle aurait pu être prise par Jean Painlevé, pionnier de la photographie sous-marine, dans l'un de ses aquariums. Il ne s'agit après tout que d'une autre forme d'hippocampe.

Coupe latérale. Vue inférieure. Vue supérieure - la médecine aussi a ses drones. Trois profils, comme ceux d'une prévenue en garde à vue.

En bas à droite, dernier résidu d'un naufrage crânien, vacille une petite barque. Montons-y.

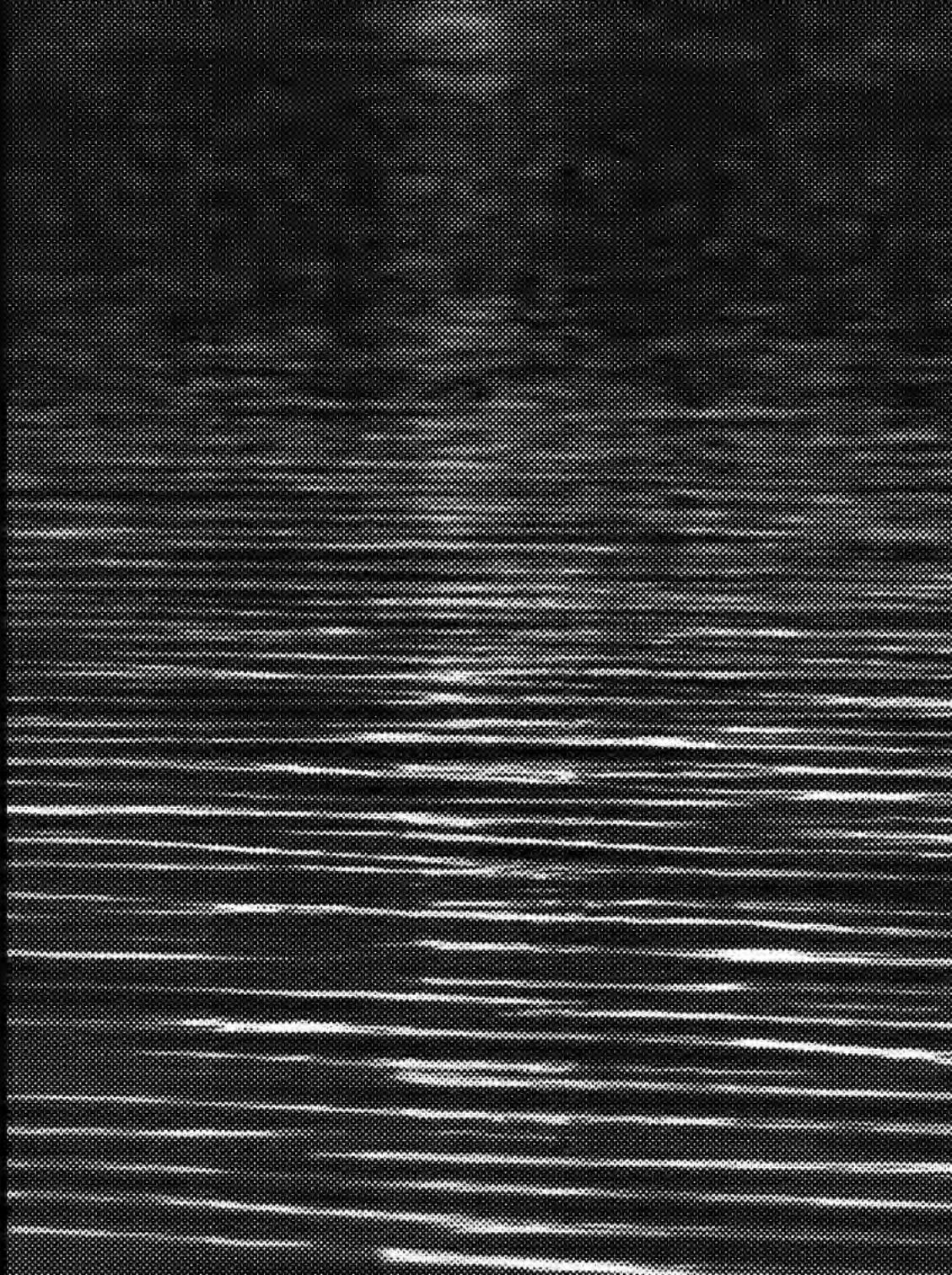
Et remontons le cours des fluides.



sur quel écran l'image subliminale du tsunami le volcan le lait qui
bout la piscine à débordement

Solène GARNIER

Et là sur le fleuve, tu vois, là il y a ces troncs et puis les grumes. Elles flottent plaisamment et s'activent quand le fleuve est rougissant, quand la nature régite de nouveau, bat les digues les contraignant. Là, les grumes dans l'allégresse flottent sans peine dans un torrent de mémoire et puis d'oubli, Oregon et Missouri.



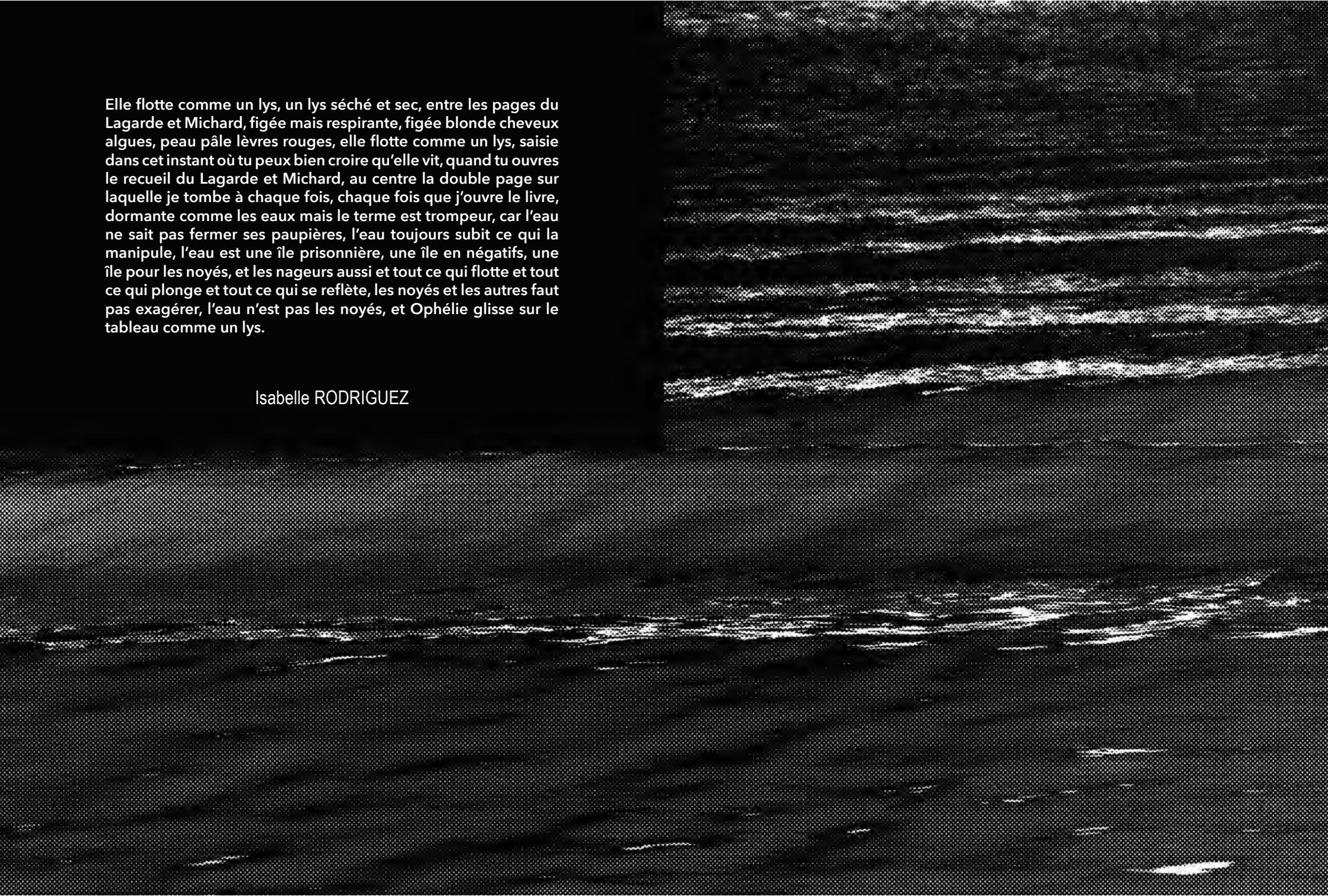


Un jour elle y arrivera, elle saura comment lâcher, le fleuve, le monstre,
comment détruire ce qui reste.

Julien BRETAEU

Elle flotte comme un lys, un lys séché et sec, entre les pages du Lagarde et Michard, figée mais respirante, figée blonde cheveux algues, peau pâle lèvres rouges, elle flotte comme un lys, saisie dans cet instant où tu peux bien croire qu'elle vit, quand tu ouvres le recueil du Lagarde et Michard, au centre la double page sur laquelle je tombe à chaque fois, chaque fois que j'ouvre le livre, dormante comme les eaux mais le terme est trompeur, car l'eau ne sait pas fermer ses paupières, l'eau toujours subit ce qui la manipule, l'eau est une île prisonnière, une île en négatifs, une île pour les noyés, et les nageurs aussi et tout ce qui flotte et tout ce qui plonge et tout ce qui se reflète, les noyés et les autres faut pas exagérer, l'eau n'est pas les noyés, et Ophélie glisse sur le tableau comme un lys.

Isabelle RODRIGUEZ



Bientôt, tous furent nus ou presque, et les cals au bout des doigts venaient rencontrer la délicatesse des peaux et les langues se faisaient plus présentes et les salives se glissaient sur les poitrines et les caresses se pressaient plus violentes.

Cachés derrière une branche, nous sommes restés là des mois. Seulement notre amas de foudre, cette eau et les cloques et les moisissures que le temps entraîne.

Yannis DJAFRI

J'ai voulu mettre les éléments qui m'imprégnaient en protocoles : les faire se plier au texte. J'ai voulu travailler dans le fleuve, le faire travailler, ce territoire pour trois jours.

Dévier la géocritique et boire à son eau. Ça n'a pas marché vraiment.

Puisque la discipline implique une réflexion par la somme, ma matière a été le corpus de textes distribué ce mardi. Une lecture fluide, rapide, à demi-éveillée comme une lecture de tarot m'a permis d'opérer une sélection, là où mes yeux s'arrêtaient, de petites pierres, de phrases qui m'ont frappée par leur dimension poétique, oraculaire, presque - leur pertinence, leur rapport au lieu et au fleuve.

Mais j'ai souhaité m'agripper encore un peu plus au contexte, fétichiser le hasard.

Puisque l'eau détruit, elle peut aussi choisir. Les phrases prélevées au corpus ont donc été recopiées et immergées dans la Seine, près du moulin. L'abrasion de l'encre et du carbone par l'eau était censée créer des effacements aléatoires : une seconde étape de choix.

Une fois le texte dégradé, j'imaginai procéder à la recomposition des restes pour me constituer une idée, un eidos, c'est-à-dire un aspect, une forme visible du fleuve.

Mais l'eau ne m'a pas aidée : rien n'a disparu. J'ai découvert le hasard mauvais : celui qui résiste. Comme si le fleuve se refusait à collaborer à sa propre évocation, comme s'il était indifférent aux formes. La Seine se fout de mes protocoles, quelle que soit l'encre et quel que soit le mobile. Je la pensais plus docile. Elle n'a pas voulu choisir dans des compliments recopiés. Je la pensais plus simple : elle a été mauvaise par le silence.

Peut-être qu'après tout, j'avais à faire mon expérience, l'expérience de ce refus, pour pouvoir la dire. Rendue à mes schémas, mes hypothèses et mes pierres, avec cette espèce de surprise, j'ai composé quelque chose comme un poème, une idée synthétique. Le voici :

L'eau dans le noir diffère par le langage, les coutumes et les lois. C'est du gouffre. Il doit être banal d'y mourir. Il doit être facile d'y laisser son ombre.

La Seine charrie un torse de femme.

*

Elle coule au gré des pentes. Elle regarde vers le nord.
D'abord elle est dans l'intimité de Paris. Elle avance contre le vent parmi les murs. Elle descend gluante dans la fumée des hommes.
Puis la voilà qui enveloppe Mantes.
Elle court à travers un désordre d'îles.

*

Quand les étoiles viennent se frotter, elle a cette puissance de prendre la lumière et de la changer en couleuvre.
Les passeurs plantent leurs barques.
Ce n'est pas une étendue où se fier : elle est mauvaise militante.
Elle ne montre déjà plus rien de sa source.

*

Bientôt, les marchands n'y vont plus. Alors elle n'a qu'à fermer les yeux pour entendre les poussières. Parfois il y a des petites falaises. Une dérivation au canal. Ça répand une sorte de mousse.
Là, elle dort pour d'autres. Mais on a aussi besoin de soi.
Une ombre se couche.
La réalité - je dis bien, la réalité - s'évanouit.

*

Son haleine se déverse
Sous le pont de mes bras passe
Pleine de paperasse gorgée
Comme la mémoire, noie mes genoux.

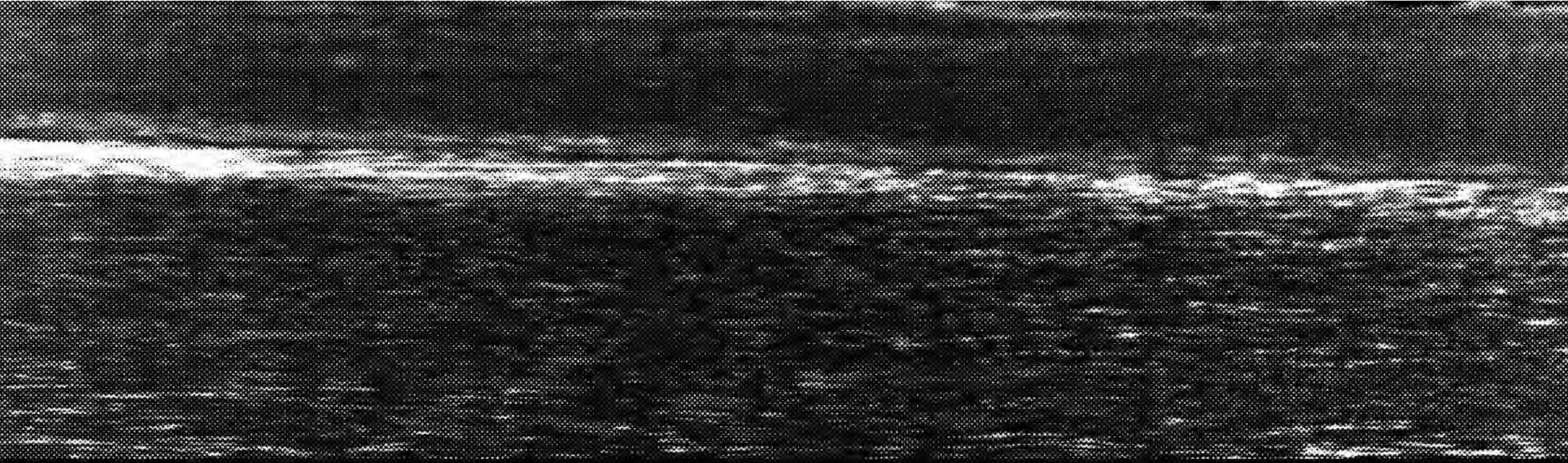
*

Enfin, poussée à son terme par sa propre violence, elle disparaît. Le tumulte est bref.
Elle fond à lui. Sans avoir vu d'autres ciels, elle embrasse la moitié d'un monde.



Prendre toutes les parois dans les mains, les compresser, les essorer, sortir dix gouttes, les boire. Boire l'air. Du sang sur le mollet. Boire le sang. Faire couler. Se tarir. Croupir en silence.

Lola THIERY



S'il y avait eu des miroirs, la buée les aurait recouverts d'une pellicule opaque. Mais il n'y en avait pas, alors elle stagnait dans l'air en un million de minuscules gouttelettes humides. Au contact des murs, elle se transformait et filait en fins sillons du plafond jusqu'au sol. Leur course ralentissait jusqu'à s'arrêter puis s'accélérait d'un coup, dans une mécanique irrégulière et hypnotique.

Au bout d'un robinet, une goutte d'eau enflait, se déformait, repoussait les limites de son volume et finissait par se détacher pour s'écraser trente centimètres plus bas avec un bruit métronomique, tandis qu'au-dessus l'eau s'amassait de nouveau. Sur le côté, un fer à repasser se déplaçait lourdement. Tous les trois allers-retours environ, de la vapeur s'en échappait en sifflant, brouillant un instant l'air avant de se désintégrer.

Des dizaines de formes plates et humanoïdes étaient pendues sur les cordes à linge, entre de larges quadrilatères avachis, échoués à la hâte. En dessous de chacun, une petite flaque d'eau tiède s'agrandissait sur le carrelage marron.

Des tuyaux, dont l'épaisseur variait de celle d'un doigt à celle d'un bras, couraient le long des murs, suivant leurs angles et leurs arêtes. L'eau s'y précipitait en clapotant. Ils étaient tous reliés à une immense chaudière en cuivre qui occupait tout un coin de la pièce. La plupart se fondaient dans les murs en direction d'autres pièces. Les autres convergeaient vers un imposant radiateur de fonte.

Les aiguilles affolées du radiateur s'agitaient dans le rouge. Il avait été poussé à l'extrême pour créer un milieu propice au séchage du linge étendu en masse. La lessive donnait à l'air une douceur caressante. Son odeur, agréable aux premiers souffles, finissait par prendre à la gorge et par monter au cerveau.

L'éclairage orange provenait d'ampoules de basse qualité.

La pièce était située au sous-sol. À côté, en dessous, il n'y avait que de la terre. Elles étaient trois. La sueur plaquait leur tablier blanc sur leurs jupons de laine noir. Leurs quintes de toux s'élevaient successivement.

Elles ne quittaient la pièce que pour emprunter l'escalier de service qui menait sous les combles.

Elles ne parlaient pas, mues par une frénésie anxieuse, leurs gestes étaient rapides et hachés.

Leurs mains manipulaient le linge avec indifférence, insensibles à sa douceur. Parfois, en sortant le linge de la cuve, il restait des taches aux odeurs fortes, que la lessive n'avait pas réussi à éliminer. Il fallait alors plonger le tissu dans un mélange d'eau chaude et de produit détergent et frotter jusqu'à ce que couleurs et odeurs disparaissent. Il devait ensuite être rincé puis déposé de nouveau au sommet de la pile de linge sale.

Dans l'un des tuyaux, une eau brûlante court. Le tuyau crève le plafond, se scinde en deux, prend un angle à quatre-vingt-dix degrés. Il s'élève entre les cloisons, surgit dans une pièce, s'accroche un instant au mur et disparaît de l'autre côté. Lorsqu'il s'arrête finalement, l'eau chaude jaillit en cascade.

Tandis que le niveau monte dans la baignoire de cuivre, un parfum de linge frais embaume la pièce, et le miroir se couvre de buée.



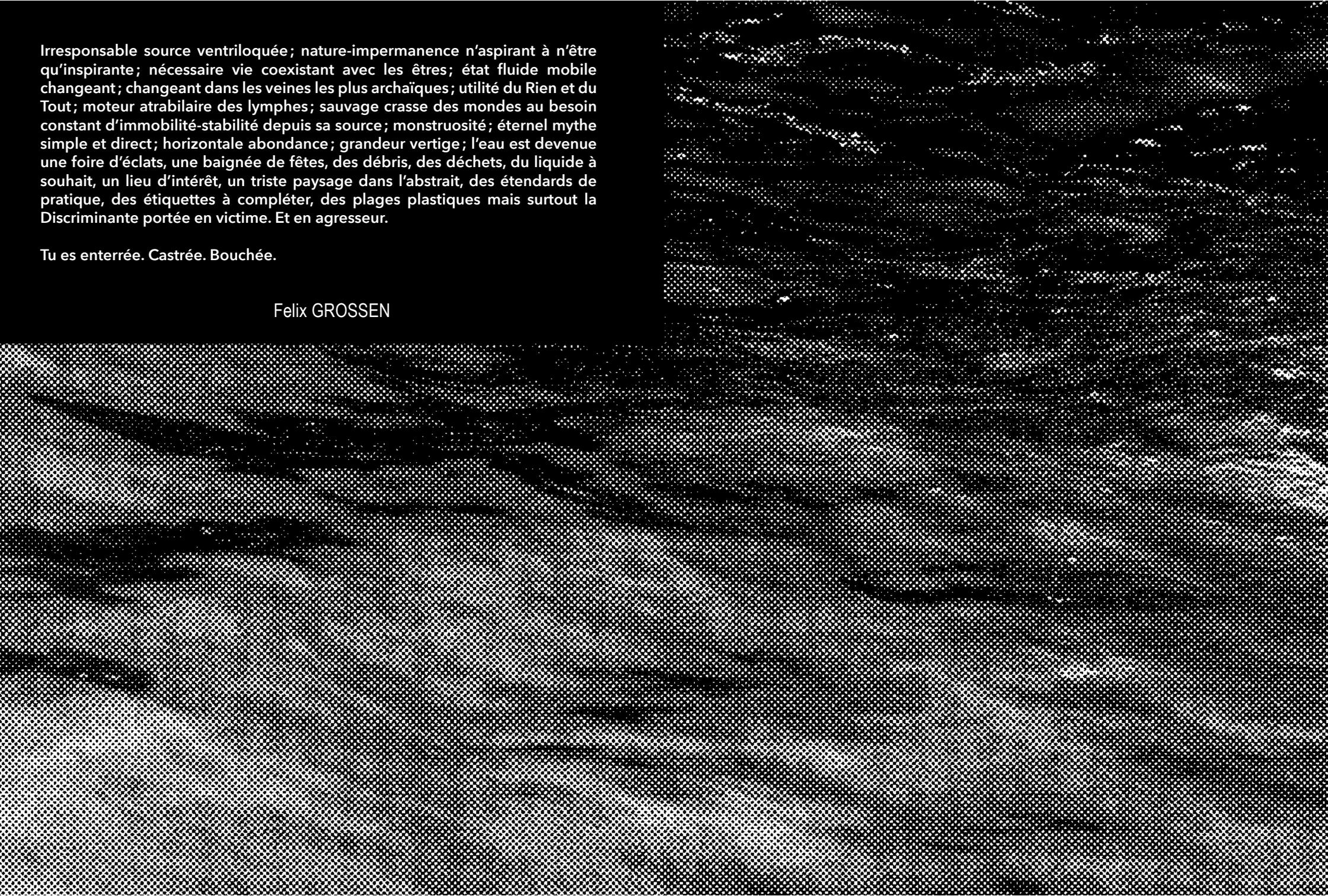
On est en train de voler à l'horizontale au-dessus d'une large rivière d'automne qui ne se dévoile pas. Ou bien on est en face d'une cascade qui ne tient pas à ce qu'on la traverse. C'est un rapport de parallèle. Face à face. Si c'est une rivière, il y a des feuilles mortes qui flottent à la surface et qui empêchent de voir ce qu'il y a en dessous.

Gilles CHEZEAU

Irresponsable source ventriloquée; nature-impermanence n'aspirant à n'être qu'inspirante; nécessaire vie coexistant avec les êtres; état fluide mobile changeant; changeant dans les veines les plus archaïques; utilité du Rien et du Tout; moteur atrabilaire des lymphes; sauvage crasse des mondes au besoin constant d'immobilité-stabilité depuis sa source; monstruosité; éternel mythe simple et direct; horizontale abondance; grandeur vertige; l'eau est devenue une foire d'éclats, une baignée de fêtes, des débris, des déchets, du liquide à souhait, un lieu d'intérêt, un triste paysage dans l'abstrait, des étendards de pratique, des étiquettes à compléter, des plages plastiques mais surtout la Discriminante portée en victime. Et en agresseur.

Tu es enterrée. Castrée. Bouchée.

Felix GROSSEN



L'eau dans la carafe sur la table

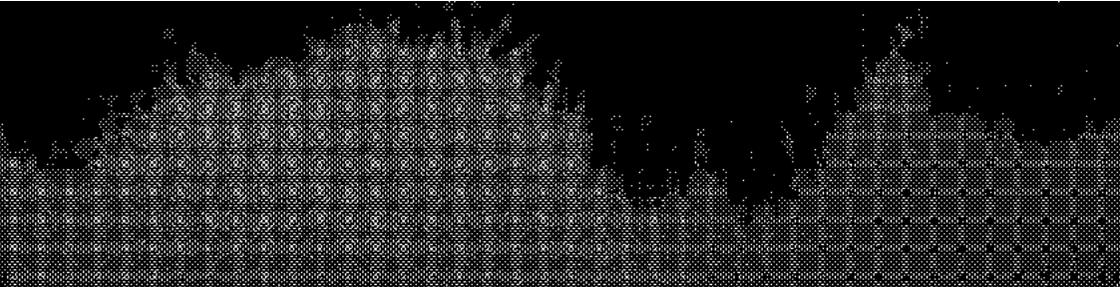
Solene GARNIER



Me voilà dans l'eau, la barque renversée, le corps imprégné de cette odeur pire que la merde. Des corps en décomposition. Le mien. Ceux de tout organisme qui vit. Quelque chose d'impossible. Ce n'est pas fait pour la vie ici. Pas quand ça pue ainsi. Je scrute la rive.



Et il n'y avait pas de doute, c'était bien de l'eau qui sortait d'entre la pierre, ses doigts humides en témoignaient, preuve de l'apparition d'une faille entre les strates compactes de la roche, preuve que le liquide s'était fait un chemin, creusant sournoisement sa trace le long des couches de pierres, fragilisant l'édifice.



En aval

«Le papier me manque pour te dire combien c'est beau»

Victor Hugo, lettre à Adèle Foucher

Qui se mord la queue quand le dire cherche le flot ? Des correspondances plus secrètes les unissent, presque une ontologie.

Il en est de tous genres, de toutes formes, de chaque intensité ; du plus ténu des ruisseaux au plus impétueux des torrents - il est des cours d'eau dont le fil s'amenuise et certaines sources se tarissent ; il est des fleuves à la constance exemplaire, et les crues s'accomplissent dans l'ambivalence ; il est des barrages naturels et des ouvrages d'hommes, des canaux artificiels et des rivières cachées, des flots qui meurtrissent et des eaux qui soignent, des flots pris par la glace et des sources qui réchauffent tout.

La tragédie, c'est que même le plus majestueux des fleuves finit par s'oublier vers l'océan. Et ce n'est plus là notre domaine.

La parole, le cours d'eau - nous y menons notre barque, et dans l'une comme sur l'autre, il nous arrive de provoquer des éclaboussures malvenues ou de tourner en rond. Puis l'on ajuste le rythme, on rectifie la trajectoire. Alors dans le passant le temps s'oublie de lui-même. Les navigations maladroitement et les phrases qui ne riment à rien ont leurs moments. À nous d'en assurer la fertilité. Les mots et les éléments suivent leur cours, et si la part du feu reste pour ma part à définir (le souffle me manque), celle de l'eau paraît évidente, presque inquestionnable. Pourtant une irrigation excessive noierait le plus beau des rêves. Laisser couler le flot du dire c'est toujours un peu jouer avec le feu. Trop d'ardeur et tout s'évapore.

Les ingrédients restent les mêmes, mais se nuancent quand apparaît la singularité de chaque atome qui les compose. Nos sens s'affûtent, le flot nous gagne et c'est peut-être dans la quête de formules que l'ivresse est la plus forte. Chercher le frémissement plutôt que l'ébullition ; étendre à l'infini le simple moment qui précède, prendre le risque de s'embourber dans l'instant pour repérer ne serait-ce qu'une trace de cet intangible qu'est l'ici et maintenant.

Si dans certains figements une artificialité se dévoile, les mouvements - qu'ils semblent perpétuels comme celui du fleuve qui nous est prétexte, ou bien que nous les pensions fugaces et insaisissables, comme celui des évidences silencieuses qui s'imposent à nous - sont là pour affirmer que l'authenticité est

à peu près inévitable.

De rive à rive les visages se dispersent ; en y passant la bruine s'estompe

Des douceurs mesquines - j'y oublie rêves les partis en fumée - bercent ma langue engourdie

Langues de feu qui jouent des vapeurs
aux allures d'encens et de sentinelle

Seuls les reflets, jouant de mes sens (soudaine remise en question des souverainetés - le regard) en des oscillations à la limite de l'occurrence, me rappellent : puisque je ne suis pas sa source, ni son origine ni son accomplissement le plus haut, ne sont ainsi paisibles

Mouvement presque infime et remontent à la surface des visages de plâtre et de peinture perdus dans les lentilles d'eau (« comme un grand lys ») et beaucoup d'autres souvenirs qui ne m'appartiennent pas et autour desquels pourtant ma vie s'articule

Les humidités les couleurs dans les froissements appellent ce que j'ignore la voix éteinte d'une apparition, plus trouble encore que l'eau des crues les plus fertiles

« qui était là ce soir ? La rainette la mère et l'étranger qui portait la rainette au creux de ses mains, cachée la nuit sous un manteau qui sentait la pluie, dévoilée dans l'éveil aux yeux de l'enfant »

Mes annonces subjectives sont chargées du reste
et d'incidents aquatiques

Ce flot-là intarissable malgré l'épreuve de sèches saisons
Incontrôlable au fond puisque l'on en décide ainsi fluidité de bric et de broc,
pour conjuguer l'ardeur au temps du flot à qui demanderai-je de l'aide ?
Couler n'est que parti pris ; courir est inhérence éclatante
de volonté

je le jure sur la mémoire que j'ai perdue

Personne dans l'aube ne circule ; c'est mieux ainsi car qui sait ce qui se cache ou se révèle n'est plus de notre royaume

l'exil vrai c'est être tellement là que l'on nous considère
absents

Romain JOQUEL

L'hémorragie ralentit, puis s'arrête. À contre-courant, voûté, il regarde la couche d'eau trouble. Un peu en amont, d'un bidon gris, plastique s'échappe une traînée de gazole comme une bave multicolore. Sur sa droite flotte un sac accroché à la porte d'un petit frigidaire rouillé. Il revient sur la rive.



Dans les tuyaux, l'eau ne coule pas, elle tombe et une fois dans le sol on l'oublie certainement. Sauf si la pluie, sauf si l'odeur. Les ruisseaux et les égouts vont parallèles et se ressemblent. Je me demande s'ils peuvent se mettre à la place de l'autre.

Jeremy MORLARD



Est-ce que l'eau te dérange à ce point ? Tu veux dire que c'est la vue de l'eau qui te dérange ou la pensée de ton corps dans le fleuve ? Tu imagines que l'eau du fleuve a l'air de bouger, comme la pluie a l'air de tomber, mais qu'elle est fixe et qu'elle te prend la peau, muqueuse, et qu'on finit par se perdre à l'intérieur d'elle ou elle de nous car à la fin on ne sait plus si c'est elle qui est venue sur nous ou nous sur elle, on ne sait plus très bien, on pense : il y a quelque chose de moi qui vient d'elle et hors de nous on ne la voit pas jaillir on ne la voit pas surgir on sait qu'elle vient de quelque part et qu'elle va quelque part, on ne sait pas où, ou alors à peine, on sait des noms, on nous a dit des noms, on nous a dit le nom de l'eau c'est la Seine, c'est elle et déjà ce n'est plus elle mais alors qu'est-ce que c'est sinon une enfant sage et sauvage en même temps :

sage, sauvage,

quelque chose qui a l'air d'être rangé, juste l'air, dans l'eau, comme ce qu'il y a dans tes côtes, tu crois que ça ne bouge pas que ça ne tombe pas à l'intérieur de toi, qu'il n'y a pas chute possible de l'intérieur, je veux dire : pas de l'extérieur, de l'extérieur on le sait, on sait que l'eau tombe c'est-à-dire qu'elle part de là-haut (on dit là-haut car on est là, dessous) et qu'elle tombe, qu'elle va en bas et qu'elle nous coule dessus sans qu'on n'en ait le choix ni même la responsabilité : on n'a pas le poids des choses qui tombent, de l'eau sur les visages, de la main dans la mer, des noms sur les fleuves, pas le poids, pas le choix, pas la mesure de l'eau, la seule chose que l'on puisse en dire c'est qu'on ne peut rien en dire, qu'on ne peut que chercher, que c'est un gouffre, la seule chose qu'on en sait, c'est qu'elle n'arrête jamais rien à l'exception des corps et il faut essayer, et l'autre fois, j'ai essayé :

j'ai balbutié.

-

J'ai essayé de dire, de dire dans l'eau. Déjà dire ce n'était pas possible, c'était quelque chose voué à une autre lumière qui ne trouble pas, qui ne boit pas, c'était dire sans soif en soufflant, s'essouffler dans ce qu'elle crache, le rouge. Il naît des buissons des feuilles comme des vagues toutes pareilles, et déployées, des feuilles comme des secondes qui te sautent au regard, et le plastique au milieu d'elles,

anémones,

aluminium,

Et le cygne au milieu d'elle que j'approche et c'est elle et déjà ce n'est plus elle et je pense, a-t-elle été un jour ce qu'on a dit qu'elle était ?

Déjà le cygne a perdu tête, ce n'est qu'un cou de cadavre de blanc flottant sur l'eau,

grise, indifférente,

ce n'est qu'un cou d'ivoire tranché sur la bâche et sans tache,

serpent soyeux de surface,

prometteur, sournois,

car l'un ne va pas sans l'autre : le cou la tête, l'eau le serpent, le noir la promesse.

On est seuls eux et moi.

L'aluminium au milieu d'anémones, le cygne au milieu d'eau, le rouge et l'autre sans couleur, comme celle de l'eau que prend le ciel.

Déjà autre chose et pourtant l'air de tenir le monde solidement, et de manière implacable. C'est le silence qu'elle a qui la rend épaisse, cette manière de n'avoir pas de mots, d'être tout, de n'être rien.

Il n'y a que le début, il n'y a jamais la fin,

et si j'attends sur le bord c'est pour avoir le temps, savoir, c'est pour la prendre au piège et capturer, mais ce qu'elle porte c'est quelque chose d'impossible, c'est qu'elle ne fait pas naître elle emporte.

On a cassé le miroir et je dis : sept ans. Et c'est comme : sept ans dans l'eau, le reflet qui ne change pas, comme sept ans où tu cesses, sept ans que l'eau froisse ton visage, lui donnant l'air de rire ou de passer, sans que l'on sache te regardant qu'à l'intérieur ça ne passe plus, et tes côtes ou ton eau c'est la même chose, pendant sept ans. Le miroir est cassé, l'eau t'a saisie, et déjà c'est autre chose et les gens courent pour la suivre mais on ne sait ni la vitesse ni le temps nécessaire, nous l'attrapons, elle nous rattrape, on n'en sait rien, on ne peut pas savoir, l'eau passe mais ne fait pas de bruit comme une horloge, elle ne sonne pas, elle coule et toi sur le bord,

le visage cassé par le miroir brisé par la force de tes mains, la peau des pétales flottants à la surface

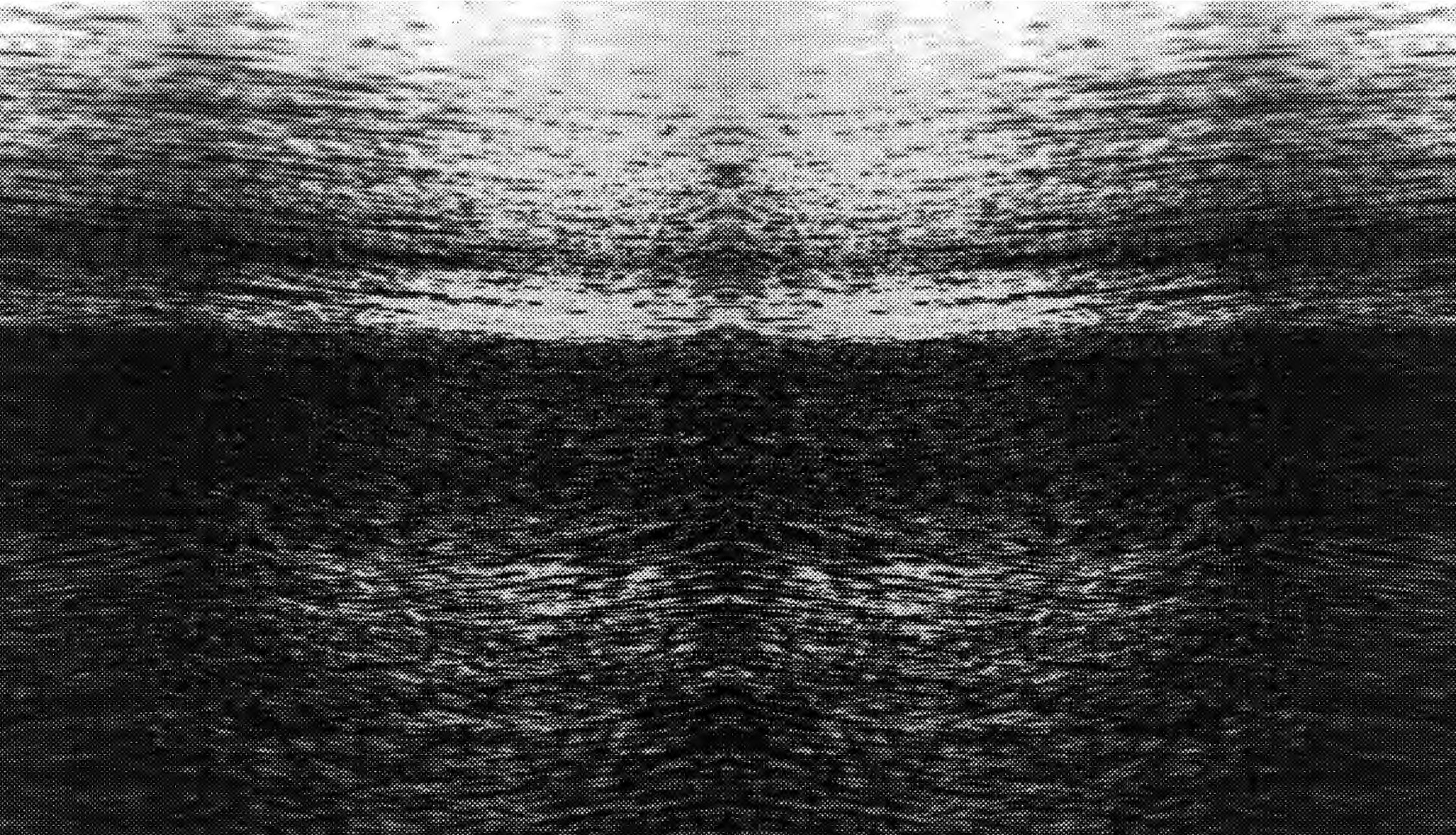
mangés par les cygnes,

est-ce tout cela qui te dérange ? Quelque chose d'une odeur qui te colle à la peau dont tu ne te défais pas. Il y en a qui racontent qu'une fois que c'est là, une fois que le corps est dessous c'en est fini de toi, et tu as l'œil mauvais et la mauvaise chance et tout ce qui va avec. Quelque chose qui se transforme en pitié quand tu finis par te taire. C'est comme ceux qui disent : arrête de crier ! Il n'y a jamais aucune raison de le faire. Mais l'eau te fait taire on ne voit plus tes yeux, il n'y a pas d'eau sans murs pas de temps sans vitesse.

Est-ce l'eau le serpent, est-ce un serpent dans l'eau ?



Marjorie RICORD



Les Coupes, arcane mineur du Tarot, sont liées au monde inconscient, aux rêves, aux rêveries, à la nuit, à la réalité intérieure de l'être humain. De la même façon que le Bâton est lié à la Terre, le Denier au Feu et l'Épée à l'Air, les Coupes sont liées à l'Eau.

Audomaro HIDALGO

Le plafond qui pleure ou la pluie à l'intérieur

Solène GARNIER

Assis à une table, sur une chaise en bois noir, il regarde par la fenêtre la pluie, les gouttes glisser lentement sur le verre. Il boit. Deux glaçons, du whisky. La bouteille est presque vide : c'est le soir. Une lumière grise règne. Il porte le verre à ses lèvres ; le liquide fond dans la gorge. L'alcool lui rappelle qu'il est toujours vivant. Une poussière passe devant ses yeux, volette un peu.

Il pense aux marécages, à ces étendues immobiles, juste là. Recouvertes par la vase, bordées de plantes étranges. Cachés par l'épaisseur, les crocodiles guettent une proie. L'œil capte la lumière, la renvoie. Ils nagent, investissent de mouvement ce qui ne bouge pas.

Il ouvre une deuxième bouteille. Des milliers de points envahissent ses yeux, brouillent sa vue. La pluie glisse sur le double vitrage. La radio est allumée, mal réglée : elle grésille. Les informations semblent passer. Il n'écoute pas. Il boit, le regard fixé autant qu'il peut sur la fenêtre.

Une grosse goutte descend, plus lente que les autres. Elle divague ; elle est condamnée à descendre, mais ce ne sera pas tout droit. Elle défie le lisse du verre.

Cette gorgée lui brûle la gorge. Il serre les lèvres, son cou se crispe, quelques secondes. Il secoue la tête, fait un bruit avec sa bouche. Des postillons s'échappent, s'écrasent sur la toile cirée. Il pose le verre sur la table, s'étire, les bras en arrière. Il souffle puis se frotte les yeux. Sa tête tourne, la fenêtre s'incline. Sa main saisit le verre, verse rapidement le liquide dans sa gorge. La langue crame, fatiguée par la quantité. Le ventre gargouille. Les jambes s'étendent sous la table. La pluie continue de glisser sous les yeux.

Il les ferme. Il aperçoit Mona. Ses yeux bleus, ses lacets défaits, son t-shirt taché. Les relents de lavande. Il rouvre les yeux, remarque la grosse goutte au niveau de la poignée. Elle tourne presque autour, puis poursuit sa descente.

L'alcool effectue un nouveau trajet. Il passe sur la langue, descend l'œsophage, stagne dans l'estomac. Il remplit le corps, se mélange au sang, parcourt toutes les veines. Une chaleur immense, insoutenable, prend possession de lui. Il baisse la tête, le verre en main, posé sur la table. Il est vide, deux morceaux de glaçons flottent dans leur reste. Il relève la tête avec précaution.

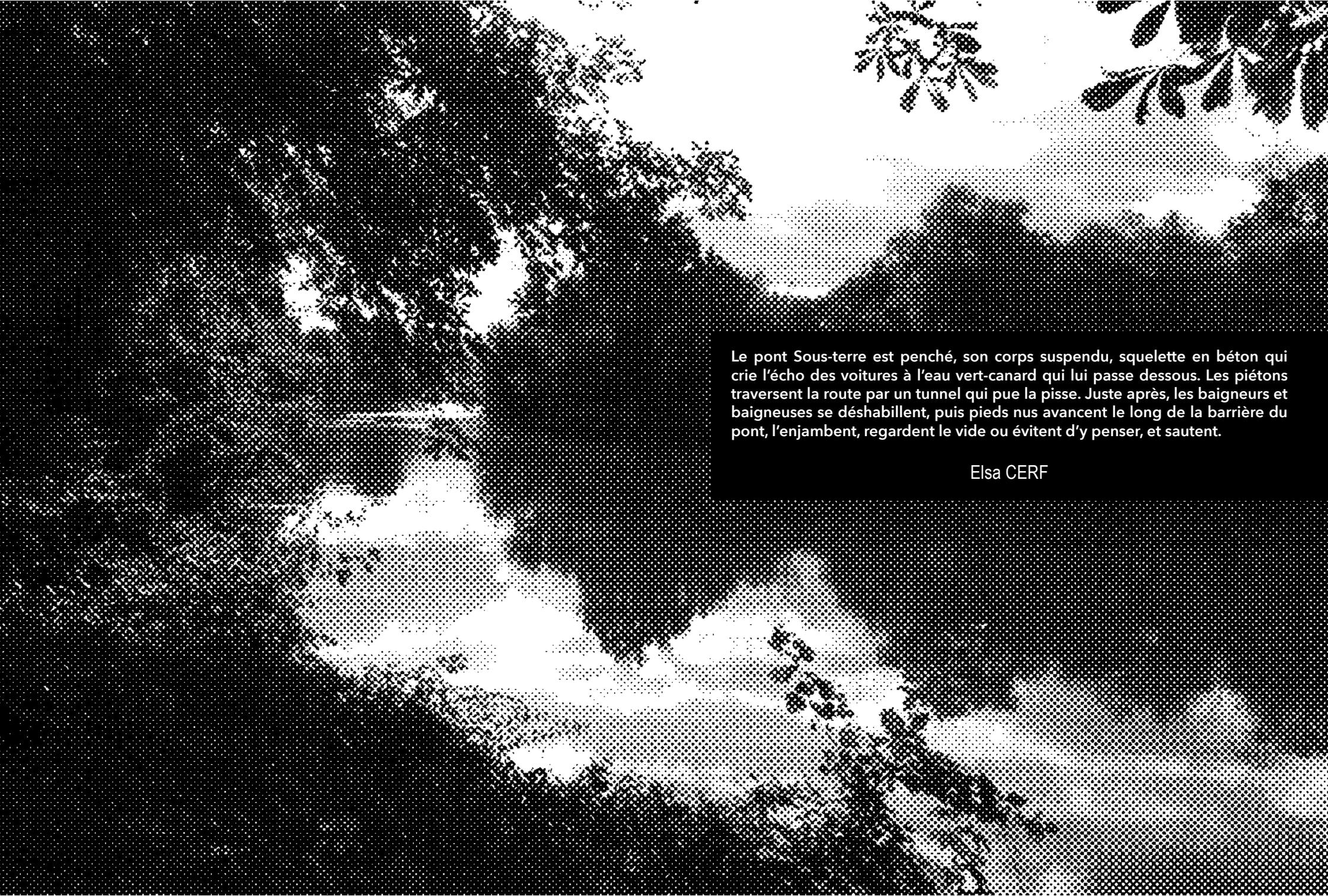
Son regard rencontre la grosse goutte. Elle zigzague encore. Elle prend soin de couvrir toute la surface qu'il lui reste. Elle est de la même taille qu'en haut. Dans un dernier virage, elle disparaît derrière la plinthe.



Il pleuvait beaucoup et les lumières passaient dans toutes les gouttes à la fois sur la vitre arrière droite quand nous étions sur le chemin. Elles faisaient la course

Jérémy MORLARD





Le pont Sous-terre est penché, son corps suspendu, squelette en béton qui crie l'écho des voitures à l'eau vert-canard qui lui passe dessous. Les piétons traversent la route par un tunnel qui pue la pisse. Juste après, les baigneurs et baigneuses se déshabillent, puis pieds nus avancent le long de la barrière du pont, l'enjambent, regardent le vide ou évitent d'y penser, et sautent.

Elsa CERF

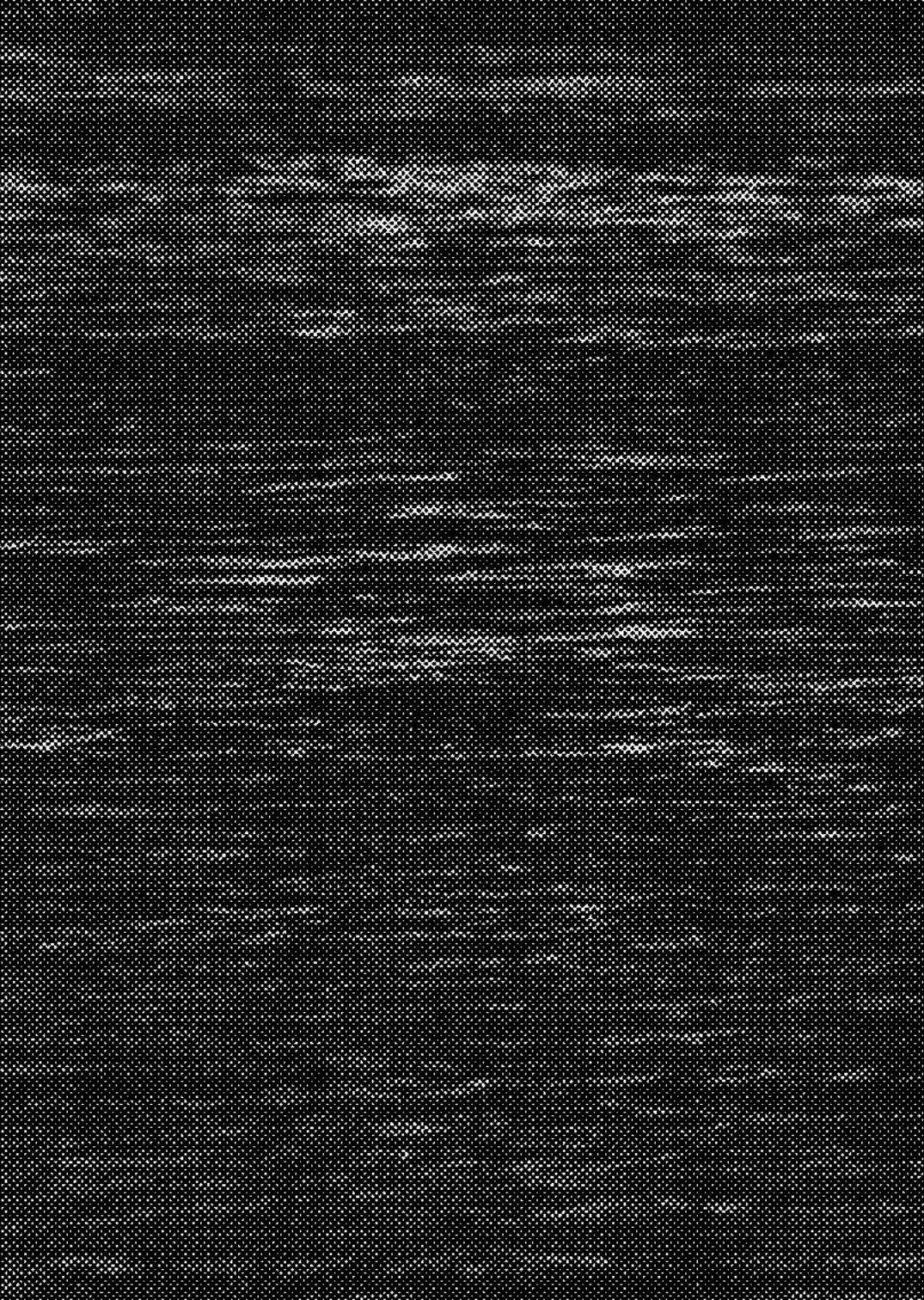


Dans sa doudoune bleue, le corps de Marcus pendait sous la plus longue branche du saule, au-dessus du ruisseau, une corde nouée à la nuque. Son corps et son reflet se rejoignaient sur l'onde.

Le flux d'air n'est pas, ça ne réchauffe pas, ça casse. Juste de l'eau emprisonnant les tissus; l'humanité dans un glaçon



Lisa DIAZ



Il partit et je voulus pleurer. Pleurer dans cette eau. Je voulus lui cracher dessus, dedans, fondre mon écume dans la sienne, la sienne plus salée, plus dense, moins acide, plus mortelle.

Océane PACAUD

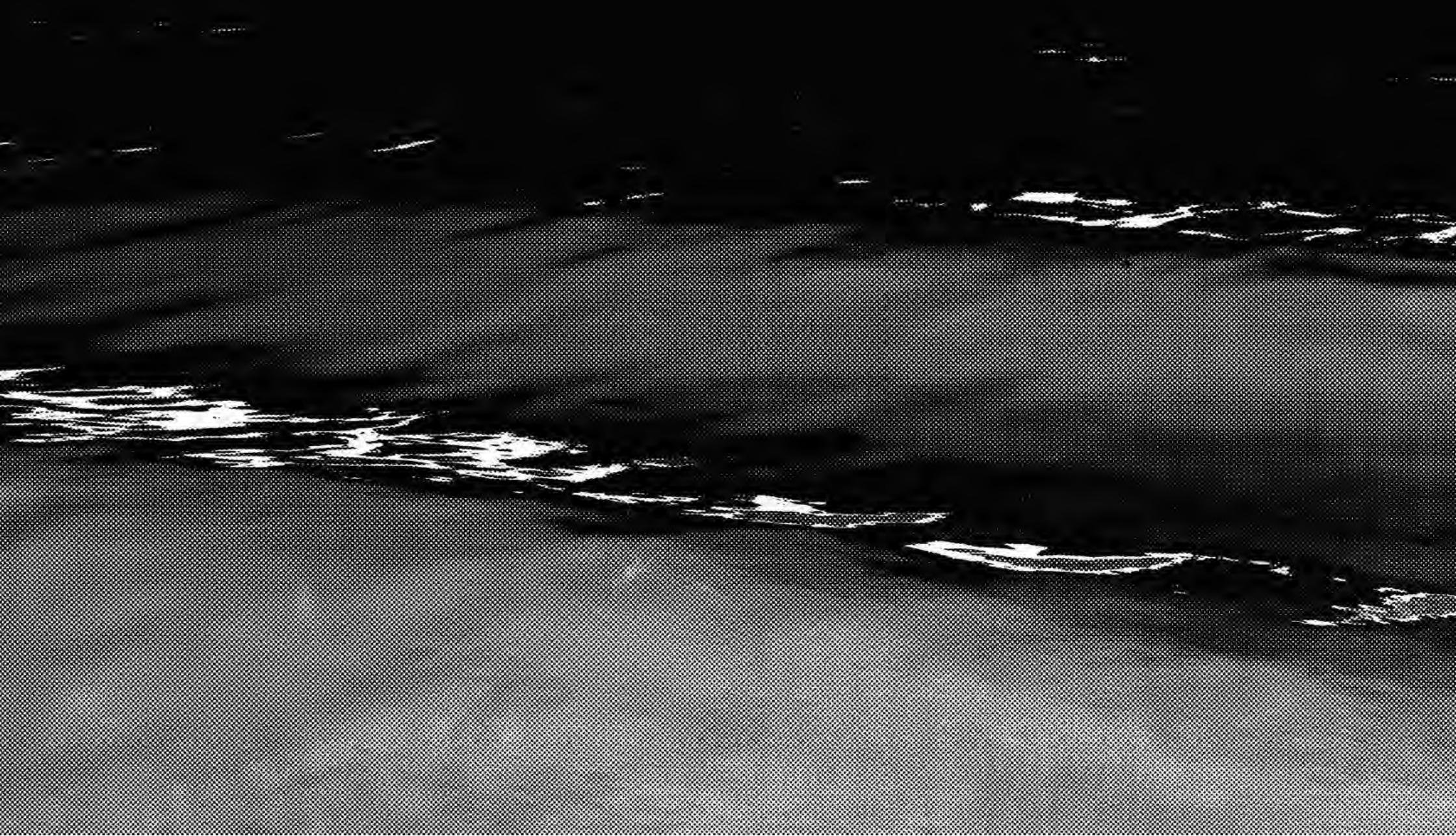


Solène GARNIER

et la porte bien fermée n'avait dit à personne qu'elle contenait un océan

J'écris ces fragments dans un vieux moulin, construit au XV^e siècle, de l'autre côté de la fenêtre de ma chambre s'écoule la Seine. C'est le début de l'automne.

Audomaro HIDALGO



**NO
NOTE
S.**

Les textes qui constituent Les Eaux mauvaises ont été écrits par les étudiants du Master de Création littéraire de l'Université Le Havre Normandie, pendant un Workshop qui s'est tenu au Moulin d'Andé du 2 au 5 octobre 2018. L'écrivain invité était Dalibor FRIOUX.

Les photographies¹ ont été réalisées par Léa DUHAMEL et Morgane THOMAS, étudiantes en design graphique de l'École Supérieure d'Art et de Design Le Havre / Rouen pendant ce même Workshop. L'image utilisée sur la quatrième de couverture a également été réalisée par Léa DUHAMEL. L'artiste invitée était Jessica LABEL-BLANDIN.

CONCEPTION ET COORDINATION DE L'OUVRAGE : Sonia ANTON et Alexandra SEHA²

CONCEPTION ET RÉALISATION GRAPHIQUE : Louis AUFFRET³

Cet ouvrage participe au projet de recherche GéoSeine, porté par l'université Le Havre Normandie, en collaboration avec l'ESADHaR, et le soutien de la région Normandie.

Remerciements :

Nicole CALIGARIS, Laure LIMONGI, écrivaines, enseignantes ; Thierry HEYNEN, Directeur de l'ESADHaR ; Elisabeth ROBERT-BARZMAN, Directrice de la composante Lettres et Sciences humaines de l'université Le Havre Normandie.

¹ (r)Léa DUHAMEL, p. 14 - 15, 44 - 45, 47, 62 - 63, 65 - 66 et 76 à 79 / (r)Morgane THOMAS, p. 5, 10 à 13, 16 à 43, 48 - 49, 52 à 63, 66 et 70 à 75.

² Sonia ANTON est enseignante chercheuse en littérature à l'Université Le Havre Normandie, porteuse du dispositif GéoSeine ; Alexandra SEHA est ingénieure d'étude à l'Université Le Havre Normandie pour GéoSeine.

³ Louis AUFFRET est étudiant en design graphique à l'ESADHaR Le Havre.

